

CULTURE

La mer qu'on voit danser

FESTIVAL

La folie chez
Bouchra Ouizguen,
un flamenco strident du
côté d'Andrés Marín...
Montpellier **Danse** fait
étape en Méditerranée
sous le pavillon de
Mourad Merzouki.



Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Envoyée spéciale à Montpellier

Il y a une vingtaine d'années, lorsque Mourad Merzouki, 39 ans, faisait ses premiers pas de hip-hop à Saint-Priest (banlieue de Lyon), il nous avait rapporté une courte histoire qui blessa son enfance. A l'école primaire, on lui avait reproché de mal orthographier le mot «Méditerranée». Or, il n'avait pas fait d'erreur, ses parents étant originaires d'Algérie, un des nombreux pays qui donnent sur cette mer qu'il savait parfaitement écrire.

Depuis, il a pris sa revanche. Artiste associé à la 32^e édition du festival Montpellier Danse, il a soulevé le public du Corum en ouverture du festival, plaçant la barre assez haut pour que la croisière méditerranéenne qu'est cette édition puisse s'amuser, tout en portant un regard aigu sur les crises, les replis, les retours de bâton, les guerres intestines, les tragédies qui font le quotidien de nombreux pays, dont la France n'est pas exempte. Le chorégraphe, directeur du Centre chorégraphique national de Créteil, de la compagnie Käfig, et responsable artistique du Pôle Pik à Bron (69) a choisi pour sa nouvelle création, *Yo Gee Ti*, de mêler hip-hopeurs français et danseurs taiwanais du National Chiang Kai-Shek Cultural Center.

SOUFI. Nous sommes désormais loin du hip-hop des quartiers pour les quartiers, auquel nous ne cesserons toutefois jamais de rendre hommage. D'autres voies se sont ouvertes, forcées ou non. *Yo Gee Ti* mesure et démesure ce chemin accompli. Très grand public, parfaitement maîtrisé dans l'écriture scénique et gestuelle, le spectacle est consensuel, comme si le maître d'œuvre devait en passer par la réconciliation. Le décor, tout d'abord composé de cordes reflétées sur un plateau miroir propice à la glisse, est comme un appel à prendre le large par les cintres. Trop prolixe, le propos se perdra ensuite dans des fils, ficelles de fort bon effet certes, mais où Ariane s'assouplit.

Le hip-hop n'est pas englouti, porté notamment par Kader Belmoktar, mais il a trouvé de bonnes fréquentations dans les danseurs taiwanais, plus contemporains, classiques et acrobatiques. A noter également dans cette déferlante visuelle, la présence des costumes d'un jeune styliste, Johan Ku. En laine, ils déforment et recomposent des corps étranges aux danseurs. Rien de plus à déclarer : applaudissements. «*Si j'ai demandé à Mourad Merzouki d'être le chorégraphe associé de cette édition*, dit Jean-Paul Montanari, directeur de la manifestation, *c'est d'une part parce qu'il est un des artistes les plus talentueux de ce mouvement hip-hop, mais aussi parce qu'il reflète aujourd'hui la mondialisation de la danse.*» Il ne saurait cependant s'en tenir là. En ouverture plus discrète, mais tout aussi percutante, des voix de femmes se sont élevées, fêlées.

La Marocaine Bouchra Ouizguen, après un parcours dans la danse orientale dès l'âge de 16 ans et sa rencontre avec la danse contemporaine en France, est partie explorer son propre pays, à la

Le hip-hop n'est pas englouti, mais il a trouvé de bonnes fréquentations dans les danseurs taiwanais, plus contemporains, classiques et acrobatiques.

rencontre de ceux et celles qui pouvaient la guider dans ses questionnements. Tout a commencé à se concrétiser et à s'ouvrir par sa rencontre avec des chanteuses et danseuses d'un cabaret aussi populaire que glauque de Marrakech : Madame Piazza. Elle en fit un spectacle inoubliable sur l'engourdissement et la résistance féminine. Dans *Ha!* elle récidive avec les mêmes incalculables interprètes marocaines, Kabboura Aït Ben Hmad, Fatéma El Hanna, Naïma Sahmoud. Cette fois, elle s'empare du thème de la folie et de ses possibles remèdes. En s'inspirant des quatrains de Djalâl ad-Dîn Rûmî, poète persan et mystique soufi à l'origine de l'ordre des derviches tourneurs, elle met en scène quatre femmes (elle-même est interprète) qui tournent

en bourriques, sous leurs coiffes de misère.

La danse est obsédante, les visages hargards lorsqu'ils apparaissent, les pieds martèlent une terre qui ne veut plus donner le grain et les manifestations sont en ordre groupé. Comme le repos où les femmes s'entrelacent (et s'entre-lassent) pour des voix venues des montagnes, de l'outre-tombe ou de l'outre-ciel. Quatre pour conjurer le mauvais sort, elles détiennent le secret et les gestes qui nous relient à notre propre folie. Un spectacle sensible.

POULES. Andrés Marin arrive de l'Espagne avec une incongruité : *Tuétano*, «la moelle». Qu'il s'agisse de renouveler le flamenco ou non, une thématique à la mode, n'est pas ici la question. Ce spectacle, calé sur des textes d'Antonin Artaud qui évoquent le rétrécissement de l'espace et la douleur jusqu'à l'os, jusqu'à la dent, irrite tout d'abord, fait ricaner puis marque l'esprit. Avec un mauvais goût et genre évident qui s'appuie contradictoirement sur une danse des plus abstraites et racées, cette pièce accueille des créatures de cirque, de cabaret populaire, des gens de peu, des déclassés.

C'est le foutoir, les tables se renversent et deviennent des cibles pour des lancers de couteaux, les voix vocifèrent comme une guitare électrisée, coq et poules de basse-cour accompagnent un chant, les pas du danseur sont stridents, secs et les femmes rondes. Bourreaux et victimes, fouets et enclumes, marteaux et haches virevoltent alors que les arènes dessinées sur le plateau attendent ceux qui vont tomber. On pense à la folie de Goya, il y a ici le même excès de vie. Ce flamenco-là aurait été interdit par Franco. D'où l'urgence de le montrer, comme une prémonition. Notons que les trois spectacles traitent tous le noir comme couleur fondamentale. ◆

MONTPELLIER DANSE

jusqu'au 7 juillet.

Rens. : 0 800 600 740

www.montpellierdanse.com

La photographe libanaise présente à l'occasion du festival trois séries de clichés qui répondent à la mémoire, à la danse et à l'actualité.

Rima Maroun cherche ses fondations sous terre

Des espaces vides creusés par le passé destructeur et de nouvelles fondations sur lesquelles un nouvel avenir est possible : c'est ce que l'on voit dans *A ciel ouvert*, une des trois séries photographiques présentées à Montpellier par la jeune Libanaise Rima Maroun, basée à Beyrouth. En prenant des clichés des souterrains des chantiers de reconstruction, la jeune femme interroge la mémoire de chacun, sa recouvrance ou son recouvrement. En saisissant le dessous et le dessus, le passé et le présent futur, ses photographies révèlent les failles et

les lignes de frontières d'une cité qui vit avec ses couches d'histoire de diverses civilisations.

Montpellier Danse produit une autre de ses séries, *les Pleureuses*, sur la relation entre danse et photographie. L'artiste, également performeuse, aime à déceler le moindre mouvement, signe de vie dans un paysage figé. Dans cette série, elle engage son propre corps à partir des larmes sur le deuil impossible.

Enfin, *Murmures* est une réponse ou un écho aux photographies de reportages prises pendant l'assaut d'Israël au Liban. Hantée par la violence des images,

notamment celles d'enfants qui faisaient face à l'objectif, Rima Maroun a renversé la situation et placé des corps d'enfants qui nous tournent le dos, face aux murs. «*Comment construire l'avenir avec la présence des absents dont on n'a pas réussi à faire le deuil*» : le travail de l'artiste libanaise est une réponse sans détours. Rima Maroun se dresse comme ses sujets, debout, adossée au vide.

M.-C.V.

Expositions jusqu'au 7 juillet à Montpellier. «*A ciel ouvert*» dans la cour de l'Agora; «*les Pleureuses*» et «*Murmures*» à l'École supérieure des beaux-arts.

DRAMATURGIE

38 000

c'est le nombre de spectateurs de Montpellier Danse l'an dernier, essentiellement répartis entre professionnels internationaux et festivaliers de la région.

23

créations sont au programme du festival sur 27 spectacles de 32 chorégraphes, pour un total de 59 représentations.

DE LA NÉGRITUDE À LA MÉDITERRANÉE

Festival de référence, voulu par Dominique Bagouet et sous la direction artistique de Jean-Paul Montanari, Montpellier Danse a épousé les soulèvements de la danse contemporaine, française, américaine, allemande et l'arrivée du hip-hop, tout en gardant un œil plus qu'attentif sur les créateurs étrangers. Avec un dispositif centré sur l'Agora - Cité internationale de la danse -, un ancien couvent qui abrite le Centre chorégraphique national dirigé par Mathilde Monnier, le festival n'a jamais perdu ses soutiens (un budget de 3 millions d'euros), même après la disparition de Georges Frêche qui a défendu la danse haut et fort.

Depuis 1990, il est devenu thématique. En 1991, les Noirs et la négritude, en 1992, le 500^e anniversaire de l'expulsion des Juifs et des Arabes d'Espagne... jusqu'à l'an dernier, consacré aux créateurs israéliens. Cette année, c'est ceux de Turquie, du Maroc, du Liban, de Tunisie et les Français issus de l'immigration de l'Afrique du Nord.